

néral de dévaster un ou deux étages supérieurs. J'ai visité une maison qui a reçu deux ou trois de ces projectiles. Une seule bombe lancée de la formidable hauteur de Montjuich aurait percé successivement les quatre ou cinq étages dont la maison se compose, et, venant à éclater au rez-de-chaussée, aurait probablement acéanti tout l'édifice. Un de mes plus excellents amis, rentrant chez lui après une émigration de plusieurs jours, a trouvé dans sa chambre le canapé, sur lequel il avait coutume de s'asseoir, mis en pièces par une grenade. Cet hôte dangereux s'était introduit en faisant dans la muraille un trou qui n'est pas encore bouché. Nous nous sommes assis dans cette chambre, mise à jour par la mitraille. Là, nous avons philosophé sur les destins de la révolution espagnole.

Quelques églises, entre autres l'admirable nef gothique de Sainte-Marie-de-la-Mer, ont servi de casernes à la populace. Dieu sait les profanations dont ces murs sacrés ont été souillés. A Sainte-Marie, on a traîné un crucifix la corde au cou.—J'ai assisté, à Madrid, à une cérémonie d'expiation spontanément offerte par les fidèles en réparation de ces attentats. Je dois dire néanmoins que ces sacrilèges ne sont pas encore attestés d'une manière qui les mette tout à fait hors de doute.

La Bourse, le palais du capitaine-général, l'immense maison de M. Xifre, et tout ce quartier exposé au double feu de la citadelle et des Atarazanas, sont criblés de boulets. Une ville prise d'assaut, après le siège le plus meurtrier n'offre pas un plus triste spectacle.

Telles sont les ruines que Barcelone devra réparer. Des pierres, du Bronze, du marbre viendront à bout de ces blessures superficielles. Mais l'édifice moral tremblera longtemps encore : et Dieu veuille éclairer les architectes qui se chargent de le raffermir.

Le consul de France, M. F. de Lessops, est rentré aujourd'hui à Barcelone. Son retour sera le signal de celui de nos compatriotes, réfugiés sous sa sauvegarde au faubourg de Barcelonnette. Quelques étrangers, qui n'avaient pu sortir de la ville pendant le siège, s'étaient mis à l'abri, dans l'absence de leurs consuls, en arborant leur drapeau national. L'influence des représentants diplomatique n'était plus, cette fois, la même qu'au mois de novembre de l'année dernière, où l'activité et l'intelligence de notre consul servirent si bien l'honneur de la France. Dans la dernière insurrection, on pouvait craindre les plus brutales violations du droit des gens, et, en cas d'outrages, nous n'aurions trouvé pour nous répondre qu'une poignée de misérables prêts à tomber sous la mitraille. Heureusement nos compatriotes ont pu échapper à ces dangers.

P. S.—On m'apprend en ce moment le résultat des opérations d'hier pour le désarmement général de Barcelone. Cinq mille fusils furent apportés aux lieux désignés par le capitaine-général. On fit ensuite une visite domiciliaire qui amena la restitution ou la capture de deux mille autres fusils. On pense que le nombre de sept mille répond à peu près à la totalité des fusils répandus dans Barcelone. Le maréchal-de-camp qui dirigeait le désarmement voulait faire fusiller les détenteurs d'armes à feu convaincus d'avoir désobéi au *bando* ; mais les larmes vinrent à bout de vaincre sa sévérité. Le désarmement s'est fait sans effusion de sang.

—Dans la séance de la chambre des députés espagnols du 25, il a été connaissance des décrets de Sa Majesté portant la nomination de nouveaux ministres. M. Olonzaga a dit à la chambre que les ministres choisis par Sa Majesté ne venaient pas annoncer des projets ni présenter leur programme qu'ils croyaient que leurs antécédents politiques suffiraient pour rassurer les chambres. Que n'ayant pu décider les ministres sortants à conserver leurs portefeuilles, il avait cru être dans l'obligation de se consacrer au service du pays et de la reine. Dans cette occurrence, il s'était mis d'accord avec ses collègues qui siègent à ses côtés ; il y a entre eux et lui homogénéité de principes, et par conséquent force et vigueur. Les partis étaient arrivés à un haut degré d'irritation lorsque la majorité de Sa Majesté est venue heureusement créer la nouvelle situation que le cabinet actuel est chargé de diriger ; il tâchera de procurer à l'Espagne le bien matériel dont elle a besoin ; il gouvernera avec l'appui des cortès ; il marchera dans la voie de la légalité et de la justice, et si la force lui manque pour accomplir ses projets, la persévérance ni la bonne intention ne lui manqueront point.

Dans la séance du 27 ou du 28, il devait être procédé à la nomination d'un nouveau président de la chambre des députés, en remplacement de M. Olonzaga, nommé président du conseil des ministres.

Dans la séance du sénat du 25, M. le marquis de San Felice a interpellé le gouvernement pour savoir s'il était vrai que les Anglais se fussent emparés de l'île de Fernando Poo y Annobon. M. Olonzaga a répondu : « Le gouvernement n'a eu connaissance de ce fait que par les journaux. Il n'a trouvé dans aucun document officielle la confirmation de cette nouvelle et si plus tard le gouvernement a d'autres renseignements, il les communiquera aux cortès. »

DUPUYTREN ET LE CURÉ DE CAMPAGNE.

Dupuytren, ce père de la chirurgie moderne, travaillait constamment : été comme hiver, il était levé à cinq heures. A sept heures, il était à l'Hôtel-Dieu, d'où il sortait à onze heures. Il faisait alors ses visites et rentrait chez lui pour recevoir les malades et en consultation. Bien qu'il les expédiait avec une célérité presque brutale, ils étaient si nombreux que souvent la consultation durait longtemps après la nuit venue.

Un jour qu'elle s'était prolongée encore plus tard que de coutume, Dupuytren, épuisé de fatigue, allait prendre quelque repos, lorsqu'un dernier visiteur en retard se présenta à la porte de son cabinet. C'était un vieillard de très petite taille dont il eut été difficile de deviner l'âge. Sa figure pleine et rosée, sur laquelle, bien évidemment, le rasoir n'avait jamais eu besoin de passer, avait quelque chose de potelé et de mignon. Sous un réseau serré de rides nombreuses, mais légèrement incisées, il avait une petite bouche, un petit nez aquilin finement dessiné : ses pieds et ses mains étaient tout comme le reste, de la miniature. Dans ses yeux bleus, dans sa physionomie, dans ses gestes, dans tout son petit être, il y avait une timidité, une douceur, une bonté exquise. Il est des physionomies heureuses sur lesquelles le regard se repose avec satisfaction. En considérant le visage calme et paisible du petit vieillard, on se serait presque senti meilleur : on était invinciblement attiré vers lui ; on éprouvait le besoin de l'aimer.

Il tenait dans sa main droite une canne à corbin, et son petit corps était couvert d'un costume rigoureux. En saluant, il mit à nu une large tonsure : c'était un prêtre.

Le regard de Dupuytren s'attachait sur lui, morne et glacé.—Qu'avez-vous ? lui dit-il durement.—Monsieur le docteur, répondit doucement le prêtre, je vous demanderai la permission de m'asseoir, mes pauvres jambes sont déjà un peu vieilles. Il y a deux ans, il m'est venu une grosseur au cou. L'officier de santé de mon village, je suis curé de... près Nemours, m'a dit d'abord que ce n'était pas grand-chose ; mais le mal a augmenté, et au bout de cinq mois, l'abcès s'est ouvert tout seul. J'ai gardé le lit longtemps sans que cela allât mieux. Et puis j'étais forcé de me lever, parce que je suis seul pour desservir quatre villages, et...

—Montrez-moi votre cou.—.....Ce n'est pas, continua le vieillard en obéissant, ce n'est pas que les braves gens ne m'aient offert de se réunir tous les dimanches à... pour entendre la Messe. Mais ils ont beaucoup de mal pendant la semaine, et ils n'ont que ce jour-là pour se reposer. Je me suis dit : Il n'est pas juste que tout le monde se dérange pour moi... Et puis vous savez, il y a les premières communions, le catéchisme... Monseigneur voulait attendre encore pour m'envoyer un confrère qui m'aidât. Alors mes paroissiens m'ont dit de venir à Paris vous consulter. J'ai été quelque temps à me décider, parce que les voyages coûtent beaucoup d'argent, et j'ai bien des pauvres gens dans ma commune ; mais il a fallu faire ce qu'ils ont voulu, et j'ai pris la voiture..... Voilà mon mal, M. le docteur, dit-il en tendant son cou.

Dupuytren l'examina long-temps. Le cou du malade présentait un trou de près d'un pouce de diamètre et très-profond. C'était un abcès de la glande sous maxillaire, compliqué d'un anévrysme de l'artère carotidale. La plaie était gangrenée en plusieurs endroits. Le cas était si grave, que Dupuytren s'étonna que le malade pût se tenir debout devant lui.

Il écarta largement les lèvres de la plaie et en scruta les environs par une pression douloureuse à faire évanouir. Le patient ne tressaillit même pas. Quand son examen fut terminé, Dupuytren lui retourna brusquement la tête qu'il tenait entre ses deux mains, et, le regardant fixement, il lui dit dans la figure, avec un sinistre éclat de voix : «—Eh bien, monsieur l'abbé, avec cela il faut mourir !..... »

L'abbé prit ses linges et enveloppa son cou sans mot dire. Dupuytren avait toujours les yeux fixés sur lui. Quand il eut achevé son pensement, le prêtre tira de sa poche une pièce de 5 fr. enveloppé dans du papier et la déposa sur la cheminée : « Je ne suis pas riche, et mes pauvres sont bien pauvres, M. le docteur, dit-il, avec un adorable sourire. Pardonnez-moi si je ne puis payer plus cher une consultation du docteur Dupuytren... Je suis heureux d'être venu vous trouver : au moins je serai préparé à ce qui m'attend. Peut-être, auriez-vous pu ajouta-t-il avec une extrême douceur, m'annoncer cette grande nouvelle avec un peu plus de précaution : j'ai soixante-cinq ans, et à mon âge on tient beaucoup à la vie. Mais je ne vous en veux pas ; vous ne m'avez pas surpris, j'attendais depuis bien longtemps ce moment là. Adieu, M. le docteur, je vais mourir à mon presbytère. » Et il sortit.

Dupuytren resta pensif. Cette âme de fer, ce génie puissant s'était brisé comme un verre fragile contre quelques simples paroles d'un pauvre vieillard qu'il avait tenu malade et chétif entre ses larges mains ; et dont il avait cru pu se jouer. Dans ce corps faible et souffreteux, il avait rencontré un cœur plus ferme que le sien, une volonté plus énergique que la sienne ; il s'était trouvé plus fort que lui.

Il s'élança tout à coup vers l'escalier. Peut-être ne voulait-il pas encore s'avouer vaincu. Le petit prêtre descendait lentement les marches en s'épaulant de la rampe. M. l'abbé, cria-t-il, voulez-vous remonter ?

L'abbé remonta.—Il y a peut-être moyen de vous sauver, si vous voulez que je vous opère.—Eh ! bon Dieu ! M. le docteur, dit l'abbé en se débarassant avec quelque vivacité de sa canne et de son chapeau, mais je ne suis venu à Paris que pour cela. Opérez tant que vous voudrez !—Mais peut-être ferons nous une tentative inutile, et ce sera long et douloureux.—Opérez M. le docteur. J'endurerai tout ce qu'il faudra. Mes pauvres paroissiens seraient si contents !...

—Eh bien vous allez vous rendre l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Agnès. Vous serez là parfaitement, et les sœurs ne vous laisseront manquer de rien. Vous vous reposerez bien ce soir et demain, et après demain matin...—C'est dit M. le docteur, je vous remercie.

Dupuytren traça quelques mots sur un papier qu'il remit au prêtre. Ce-